

60. QUELQUES PIONNIERES VERVIETOISES AUX XIXe et XXe SIECLES (2018)

Dans la deuxième partie de ma conférence consacrée à Marie Mineur en novembre 2018 dans le cadre des « Grandes conférences » de l'Uliège, j'ai tenu à évoquer une série d'autres Verviétistes qui avaient été elles aussi, à l'un ou l'autre titre, des pionnières. Ce que je fis après avoir rappelé que le nom de Marie Mineur avait été donné au nouveau prix créé cette année par la Ville de Verviers pour succéder au prix Olympe de Gouges décerné durant plusieurs années par la section verviétoise du Conseil des femmes francophones de Belgique. Le power point de cette conférence figure sur le site de l'Université de Liège.

Je suis évidemment fort heureux de ce choix mais on va voir maintenant dans la deuxième partie de cet exposé que d'autres figures féminines du passé, car je m'en tiendrai aux disparues, pourraient elles aussi être mises en évidence en raison de leur rôle dans l'histoire verviétoise. Je songe d'abord à une grande dame décédée l'année où naissait Marie Mineur, en 1831. Il s'agit de Marie-Anne Simonis, qui avait épousé en 1777 l'héritier d'une grande famille de drapiers verviétois, Jean-François Biolley, devenu chef de l'entreprise familiale avec son frère aîné en 1790. Or à ce moment déjà, le cadet, l'époux de Marie-Anne donc, souffre d'une infirmité sur laquelle on n'a pas de détails mais c'est sa femme qui dans les faits gère dès ce moment la firme Biolley avec son beau-frère même si c'est son mari qui signe les documents officiels.

C'est ainsi que c'est Marie-Anne qui se chargea en 1799 d'accueillir à Verviers le mécanicien Anglais William Cockerill et ses deux fils et qui les installa dans l'ancienne foulerie Dauchap pour qu'ils y reconstruisent les machines textiles qui allaient lancer la révolution industrielle sur le continent et permettre à Verviers de prendre une longueur d'avance décisive. C'est elle qui fut en 1808 à l'origine de la construction d'une des premières cités ouvrières du continent, les dix maisons contigües des Grandes Rames. C'est elle encore qui tente dès 1803 l'élevage de moutons mérinos dans une ferme sur les hauteurs de maison-Bois, qui opère en 1814 une diversification vers la filature non plus de laine mais de coton dans l'ancienne usine Dethier, qui installe la première machine à vapeur à Verviers en 1819, qui fait transformer une propriété de la rue des Raines en hôtel pour voyageurs de commerce dans les années '20, qui ouvre la première filature de laine peignée en 1822, puis son propre atelier de construction de machines en 1823, et enfin qui utilise à Verviers les premiers métiers à tisser mécaniques en 1829. Tout cela en connaissant deux révolutions, 1789 et 1830, et cinq régimes politiques différents.

Parce qu'il est devenu sénateur et a été comme son frère Edouard anobli en 1843 par Léopold Ier, l'aîné des neveux de Marie-Anne, Raymond Biolley, a quelque peu éclipsé sa tante dans l'histoire du textile verviétois après lui avoir succédé à la tête de l'entreprise en 1831 mais c'est pourtant bien davantage à cette dernière que l'industrie locale doit une grande partie de son formidable essor dans la première moitié du XIXe siècle – et elle figure d'ailleurs tant dans le *Dictionnaire des patrons* que dans celui des *Femmes de Belgique* en tant que modèle d'industrielle dynamique et innovatrice.

On me permettra au passage de saluer une autre Biolley, sœur de Raymond et Edouard, Clara dite Clary Biolley, qui fut pionnière en son genre elle aussi mais dans un tout autre registre puisqu'elle fut à l'origine en 1822, à l'âge de 29 ans et bien entendu grâce à l'immense fortune familiale, de la création de la première école catholique verviétoise pour jeunes filles pauvres, ancêtre de l'Institut Ste-Claire auquel elle donna son prénom.

Restons dans le milieu du grand patronat textile, mais du côté libéral et protestant cette fois, pour retenir le nom de Suzanne von dem Bruch épouse Peltzer. Elle est née en 1772 et son père a installé un atelier textile en Saucy, dans la maison dite maison Closset aujourd'hui. Elle épouse Jean-Henri Peltzer en 1796, qui dirige l'entreprise après le décès de son beau-père en 1805. Quatre ans plus tard, Suzanne Peltzer est veuve à 37 ans et elle va assurer seule la direction de l'entreprise familiale durant quatre autres années sous la raison « Veuve Peltzer et fils », avant de se remarier puis, séparée, de pouvoir la transmettre à son fils Henri-Edouard en 1820, qui en fera une des deux plus grandes firmes textiles locales avec celle des Simonis.

Il existe d'autres veuves verviétoises dont le rôle a été à un moment décisif pour la survie d'une entreprise familiale. Même s'il n'est pas question de saluer ici des pionnières, je voudrais mentionner dans le secteur de l'imprimerie le nom de Albertine Degives, veuve de Léonard Crouquet en 1882, qui gère la firme familiale fondée en 1850, avant que ses deux fils ne la reprennent et ne la maintiennent, place du Martyr, jusqu'en 1918 ; Jeanne, veuve de Jean-Pierre Massin en 1888, qui dirige son imprimerie durant quatre ans jusqu'à son décès en 1892; la veuve de Grégoire Plumhans, qui fait de même de 1898 à son décès en 1901, si bien que l'imprimerie pourra être poursuivie par son fils Jules et parvenir vaille que vaille jusqu'au XXI^e siècle.

En 1894, Maria Loos prolonge durant un ou deux l'activité de l'atelier de photographie de son époux décédé, Auguste Heleven, avant de le remettre. En thier Mère-Dieu, la veuve Dolphens-David est la seule femme parmi les quinze grossistes en alimentation générale présents à Verviers au début du XXI^e siècle et elle sera aussi la première femme à déposer une marque de chocolat, *La Joconde*, en 1911 – peu avant que Mme Houppesse veuve de Hubert Angenot, rue de l'Harmonie, ne crée le chocolat *Fleur de la Reine*, ce qui fait deux dames sur la quarantaine de chocolatiers qui existèrent à Verviers entre 1890 et 1964. Toujours dans le secteur alimentaire, ma grand-mère Juliette Henoumont, rue des 600 Franchimontois à Andrimont, fut semble-t-il, après sa séparation puis son veuvage, la seule grossiste du pays de 1940 à 1979.

De 1901 à sa liquidation en 1916, c'est la veuve de Henri Taymann, Marie Mathot, qui dirige le grand magasin de vêtements « Au Louvre » place du Martyr, que remplacera après la guerre le cinéma du même nom. Durant deux ans en 1908 et 1909 la veuve de l'impresario anversois John Bayet est la directrice du music-hall du Manège. Enfin l'entreprise de tubes et de robinetterie créée en Crapaurue en 1918 par la veuve de Théodore Moulán, décédé

quatre ans plus tôt, pour poursuivre une activité familiale entamée en 1869, a pu fêter son centenaire en janvier dernier.

Pour terminer cet aperçu de nos premières Verviétoises femmes d'affaires, je voudrais mettre en exergue, beaucoup plus proche de nous puisqu'elle est décédée voici huit ans seulement, une dernière « femme de ... », mais qui donna une ampleur considérable à son entreprise. Veuve en 1965 de Charles Bruyneel, Berthe Liégeois a alors 48 ans et elle ne se contentera pas de poursuivre l'activité de l'atelier de mécanique automobile de son époux : elle y adjoint un service de distribution de pneus qui va se développer jusqu'à compter près de 500 employés. Cela vaudra en 2003 à Berthe Liégeois de mériter à 86 ans le titre de « Verviétoise de l'année » et le prix Olympe de Gouges qui fut décerné de 2002 à 2017 par la section verviétoise des Femmes francophones de Belgique avant que la Ville de Verviers ne prenne le relais cette année en créant le prix Marie Mineur – et les initiatrices du prix Olympe de Gouges furent très logiquement les premières lauréates du prix Marie Mineur en mars dernier.

Avant de terminer par le petit monde politique, je change complètement de registre pour aborder maintenant les secteurs de l'éducation et de la culture. Dans le premier, une Verviétoise née à Hodimont en 1820 dans une grande famille de drapiers, Octavie Masson, est amie avec Isabelle Gatti de Gamond et collabore au mensuel franco-belge animé par celle-ci sous le titre *L'éducation de la femme*. A la tête des écoles gardiennes de Verviers puis de Liège, Octavie Masson sera à partir du milieu des années 1860 jusqu'à son décès en 1875 une des trois premières propagandistes belges de la pédagogie active de Fröbel, et la première en Wallonie, en créant un Institut Froëbel à Verviers et un autre à Liège, puis en écrivant un ouvrage, *Histoire d'un jardin d'enfants*, aujourd'hui quasi introuvable. Ce volume paru en 1872 et réédité l'année suivante et en 1880 sera traduit dans cinq langues et attirera l'attention, aux Etats-Unis, de la promotrice des jardins d'enfants et de la méthode Froëbel en Amérique, Elisabeth Peabody. Tant et si bien qu'Octavie Masson est la seule Verviétoise à figurer en 2005 dans le *Dictionnaire historique de la Laïcité en Belgique*.

Dans le monde des Lettres, Jeanne Vercheval a exhumé en 2014 dans sa biographie de Cécile Douard le nom de Marie Mali : née en 1855 dans une importante famille catholique verviétoise proche des Simonis, elle vécut seule à Bruxelles à la fin du XIXe siècle en s'affichant de tendance socialiste et y fréquenta les cours de l'Université nouvelle ainsi que Verhaeren, Lemonnier, Picard et bien d'autres artistes et écrivains de l'époque, avant de devenir l'épouse du directeur de l'Ecole de musique de Verviers Louis Kefer. Vers 1895, elle entame la première traduction française du philosophe américain Ralph Waldo Emerson, traduction qui paraît en 1899, préfacée par Maeterlinck, sous le pseudonyme de I ou J. Will. Pionnière méconnue des lettres verviétoises, Marie Mali utilisait aussi ce pseudonyme pour signer des contributions dans la *Revue d'Esthétique nouvelle*.

Une autre écrivaine belge de cette époque est originaire de Verviers : il s'agit de Maria Biermé, poète et critique littéraire catholique, et biographe fort proche de la famille royale,

née à Verviers en 1863. Elle collabora entre 1901 et 1910 au mensuel littéraire verviétois *Le Farfadet*, avant de s'installer à Bruxelles et d'y publier jusqu'à sa mort en 1932, en étant couronnée deux fois par des prix de l'Académie française.

Sculptrice peu connue et dont je n'ai pu retrouver de portrait, Berthe Centner, née à Lambermont en 1866 et décédée en 1950, se fit remarquer par ses bustes avant la guerre de '14 et elle eut le plaisir de voir celui qu'elle fit en 1912 du graveur liégeois Gilles Demarteau être coulé dans le bronze et installé par la ville en 1923 dans le parc de la Boverie à Liège, dont il a depuis disparu.

Peut-être connaissez-vous davantage la fille du premier préfet de l'Athénée Thil Lorrain ? Jenny Lorrain a vécu toute sa jeunesse à Verviers de 1871, elle avait 4 ans lorsque son père s'y installa, à 1890, quand elle s'est partie à Bruxelles pour y vivre de son art après avoir déjà exposé à Verviers dès 1885. Elle est l'auteur, entre autres, d'un buste en bronze de Verhaeren conservé au Musée Lemonnier qui fut montré il y a deux ans à Namur dans le cadre de l'exposition « Femmes artistes », et bien sûr du buste de Thil Lorrain présent dans le hall de l'Athénée depuis 1926.

Nos trois premières photographes professionnelles maintenant : Irma Bara, qui géra à l'âge de trente ans un atelier rue du Collège de 1898 à 1902, et dont voici un bel autoportrait ; Maria Leruth, dont voici un autoportrait également, qui se spécialisa dans les portraits féminins de 1920 à 1953 environ (ici voici ma grand-mère Juliette Henoumont et ses quatre filles) – Maria Leruth employa rue du Centre et place Verte jusqu'à six ouvrières retoucheuses, c'est dire l'importance de son atelier ; enfin Mélanie Laurent fut la patronne du « Studio Laurent » de 1932 à 1961, rue Jardon. Ce sont les trois seules femmes figurant parmi la centaine de photographes verviétois identifiés entre 1839 et 1939.

Passons de la culture à la culture physique : le *Dictionnaire des femmes belges* consacre une notice à la comédienne Marthe Dugard, née à Heusy en 1905 et qui joua dans les théâtres de la capitale quasiment jusqu'à sa mort en 1984, mais il ignore Jenny Schumacker, première sportive verviétoise et wallonne médaillée aux Jeux Olympiques, ayant obtenu le bronze par équipe en gymnastique aux JO de Londres en 1948, 52 ans avant la médaille de Dominique Monami en tennis à Sydney et 50 ans avant que celle-ci ne soit la première joueuse belge de tennis à intégrer le Top 10 féminin en 1998 – et tant qu'à faire une entorse à la règle de n'évoquer ici que des disparues, permettez moi de simplement citer ici la seule compositrice d'origine verviétoise reprise avec 85 hommes dans cet ouvrage de 1997, la guitariste Véronique Gillet, et bien sûr sa consoeur Eliane Reyes, première pianiste belge élevée au rang de Chevalier des Arts et des Lettres en France il y a deux ans.

Je vais achever ce tour d'horizon des Verviétoises d'exception par le monde politique, d'abord pour évoquer la première élue au Conseil communal bien avant que les femmes n'obtiennent le droit de vote. Il s'agit de la syndicaliste socialiste Marguerite Steenhuse, née en 1887. Ouvrière textile, elle fut réélue comme conseillère sans interruption jusqu'à sa

mort en 1959. Elle avait été très vite rejointe durant deux mandatures par une suppléante, Mme Marie Reuter-Krings, puis par l'épouse d'un sénateur libéral, Mme Peltzer de Clermont qui siégea elle de 1924 à 1932, et enfin en 1927 par une autre syndicaliste socialiste, Marie Lieutenant (que l'on voit à droite de cette caricature représentant les deux élues socialistes). Je souligne au passage qu'Anne de Clermont épouse Peltzer, née en 1863, fut aussi et surtout la fondatrice de la Croix Rouge de Verviers en 1906.

J'ai observé que tout au long des années qui séparent la fin de la première guerre de la fusion des communes en 1976, il n'y aura jamais plus de quatre élues siégeant simultanément parmi les 25 conseillers communaux verviétois soit 16 % maximum – contre 11 sur 37 à partir du 3 décembre prochain soit 30 %, près du double donc même si c'est encore loin d'être la parité souhaitée. De même dans les anciennes communes avant fusion, qui comptaient chacune neuf élus : toutes auront une seule femme à la fois dans leur Conseil, durant un total de 48 ans sur 55 à Ensival, mais 29 ans seulement à Stembert, 12 ans à Heusy, 7 ans à Lambermont et à peine 6 ans à Petit-Rechain.

Il faudra attendre le premier Collège échevinal du Verviers d'après-fusion pour voir apparaître en 1977 la première femme échevine en la personne de la socialiste Suzanne De Bast épouse Daenen – alors que Dison avait eu sa première bourgmestre en 1969-70 avec Mme Jenny Baguette, PSC.

Je termine par trois militantes un peu plus anciennes mais non des moindres. Berthe Labille d'abord, épouse Masson, née en 1905, assistante sociale proche d'Isabelle Blume lorsque celle-ci était encore au POB, et auteur ou coauteur d'articles et d'ouvrages féministes dont ce *Cathéchisme de la Femme* paru en 1932 qui lui vaut de figurer dans le *Dictionnaire des femmes belges*. On y trouve également Germaine Copée-Gerbinet, socialiste ensivaloise née en 1909 qui fut la première députée de notre arrondissement de 1950 à 1974 et aussi, en 1971, la première vice-présidente de la Chambre. Enfin, moins connue chez nous car elle s'installa à Charleroi dès la fin des années '60, Simone Jortay, assistante sociale née à Verviers en 1929. Elle fut pionnière à deux reprises : en 1962, en créant dans notre ville un des tout premiers centres d'accueil pour immigrés en Belgique puis un des premiers centres pour toxicomanes; et 19 ans plus tard à Charleroi, en devenant la première femme élue députéE sur une liste Ecolo en Europe, avant de mourir accidentellement trois ans plus tard.

J'arrive ainsi au terme de cet exercice. Si j'ajoute aux noms que j'ai cités ce soir ceux d'Alphonsine et Louise Ramet, résistantes condamnées en 1916, de Josée Keyeux, Lucie Delhez, Marie Goffette, Jeanne Hauzeur ou Marie Reip, résistantes mortes dans les camps nazis, je pense avoir montré que si un effort de féminisation de nos rues devait être entrepris un jour, il ne serait pas trop ardu de trouver des Verviétoises illustres à honorer. Je vous remercie en tous cas pour votre attention.